



BOBINO : LÉO FERRÉ.

Oreille coupée et verre d'absinthe.

CHANSONS

La saison en enfer du divin Léo

Avec dans sa main gauche l'oreille coupée de Van Gogh, avec dans sa main droite le verre d'absinthe de Verlaine, avec au-dessus de la tête l'ange tutélaire de Louise Michel la communarde, Léo Ferré a fait, merci, sa rentrée à Bobino. Dans la salle, quelques barbus affamés, quelques visons alléchés.

Le bateau ivre appareille. A sa barre, un marin solitaire de 52 ans, aux cheveux teints, qui aborde en gémissant aux ports déserts de sa mélancolie. « Paris c'est quoi ? Paris c'est qui ?... C'est un tapin tout en voilure qui fait du charme aux devantures... » « Rotterdam... Où y a des filles en soie qui font couler leur gaine sur le bord du trottoir, comme un chagrin de plus... »

Ferré, pendant une heure, dévide ainsi la lancinante litanie des amours indéceses. Pathétique, impudique, il

chante même un requiem à la mémoire de Pépée, son chimpanzé mort tragiquement « le 7 avril de 1968 », et dédie un couplet à son pianiste aveugle, « qu'a pas vu la pitié qui passait ».

Après l'entracte, le ton change. Léo Ferré entonne de sulfureuses carmagnoles. Il salue les enfants de mai « qui reviendront en automne », « la rue se déshabille » et les flics prennent des pavés dans la gueule, « La Marseillaise est une putain, le drapeau noir claque au vent, les barbus hurlent du balcon : « Révolution libertaire », les visons se pâment de frayeur, la générale tourne à la « manif ». Ah, la belle soirée...

Sur les routes. Léo Ferré, qui a perdu Madeleine, la dévorante Pasionaria qui brûlait sa vie, a retrouvé l'inspiration avec la solitude. Il s'est jeté dans le travail comme dans le suicide. Il dit : « Je suis devenu un vagabond. Le mariage, c'est la fin du monde. » bercé par l'affection de ses copains, réchauffé par les bravos des tournées, il déclare : « Je n'ai plus de femme, plus de maison. Je vis la nuit sur les routes, où l'on ne rencontre que des routiers fatigués et des chanteurs assoupis. Le meilleur public, c'est celui que l'on ne connaît pas, parce que dès qu'on connaît les gens, ils parlent. En province, les c... parlent. »

Montant de Monte-Carlo à Paris, son diplôme de Sciences-Po en poche, Léo Ferré débarquait en 1946, au Bœuf sur le Toit. Sur sa première affiche, il s'appelait Léo Ferrer. « Croyez-moi, lui avait dit le directeur, ça fait plus espagnol. »

Edith Piaf lui refuse « L'Homme » et « Le Piano du pauvre » ; Yves Montand, à qui il propose « Paris-Canaille », lui répond : « Non, merci, j'ai déjà une chanson de gangster. » Juliette Gréco lui fait passer une audition... « Tout ça, dit-il, c'est dix ans de purée dans un souvenir. »

Maintenant, il est célèbre et même, affirme-t-il, « je suis une idole. Si, si, c'est vrai, les gens me touchent, les filles me font signer des autographes sur leur sein ». Il rêve un peu : « Je me suis souvent demandé pourquoi les prostituées ne me faisaient jamais l'article. Maintenant, j'ai compris. C'est parce que je fais le même métier qu'elles... »

Il vient d'enregistrer une émission pour R.t.l. avec Jacques Brel et Georges Brassens. La rencontre de ces trois chènes de la chanson a, paraît-il, été chaleureuse, fructueuse.

« On est des orphelins tous les trois, non ? lance Ferré. D'ailleurs, Brassens l'a bien dit, on pousse nos petits cris dans la nuit, pour avoir moins froid, pour avoir moins peur. »

Un grand rêve. Depuis cette confrontation, Léo Ferré caresse un grand rêve qui deviendra peut-être réalité en février. Un gala à eux trois, Brel, Brassens, Ferré, liés sans hiérarchie, où ils chanteraient chacun trois chansons, et puis encore trois, et trois encore, se succédant ainsi jusqu'à minuit dans un exaltant marathon du talent.

En attendant, Léo Ferré est à Bobino, seul avec ses obsessions. Il murmure : « Je ne sais pas pourquoi les gens se cachent pour faire l'amour. Un soir, sur la route, je voudrais voir dans la lumière de mes phares, un garçon et une fille, tous deux très jeunes, très beaux, accouplés. Je descendrais. Je dirais au garçon : « Voilà ce qu'il faut que tu fasses pour ne rien abîmer, pour bien réussir l'œuvre d'art que tu es en train de créer. » Et puis, je leur enverrais un baiser. L'anarchie, c'est ça. »

Le « divin Léo », comme l'appelait il y a quelques années Louise de Vilmoren, vit sa saison en enfer. Il y a pris ses quartiers d'hiver, veillé par le fantôme affectueux d'une guenon assassinée.

D. H. ■